

La langue française dans les banques de données

Camille Côté

Volume 28, numéro 1, mars 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1053788ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1053788ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, C. (1982). La langue française dans les banques de données.
Documentation et bibliothèques, 28(1), 27–30. <https://doi.org/10.7202/1053788ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

chronique

La langue française dans les banques de données

Au cours des dernières décennies, le progrès de l'anglais comme langue de communication et d'information a-t-il vraiment compromis la position des autres langues occidentales et, en particulier, celle du français? Voilà une question qui ne peut laisser indifférent et à laquelle nous tenterons de répondre par un examen de la place occupée par le français dans les banques de données internationales.

L'explosion informatique contemporaine

Regardons d'abord la situation créée dans notre société par une explosion informatique encore toute récente. L'apparition des banques de données, vers les années 1970, et surtout leur prolifération dans les domaines de l'information et de l'industrie, montrent bien comment la société contemporaine est avide d'information. On sait qu'aujourd'hui, dans tous les domaines, et dans les principales langues, il se publie chaque année un nombre impressionnant d'articles et de livres. Cette riche documentation peut, lorsqu'elle est enregistrée dans les banques, circuler à travers le monde à une vitesse vertigineuse grâce aux moyens électroniques et aux satellites. On estime à 10 millions le nombre de terminaux qui seront en activité aux Etats-Unis en 1989¹. Ces machines électroniques munies de claviers pour la commande des informations désirées peuvent servir, soit par l'écran de visualisation, soit par les copies dactylographiées automatiquement, à plusieurs usagers. A ces instruments spécialisés, ajoutons les

130 millions de téléviseurs qui, en Amérique du Nord, pourront bientôt être transformés en petits terminaux moyennant l'adjonction de dispositifs spéciaux et reliés à certaines banques de données comme on le fait déjà avec *Télidon*, dans le système de Bell Canada.

L'informatique va pénétrer de plus en plus le domaine de l'éducation des jeunes. En Amérique du Nord, chaque année, quelques millions d'enfants sont initiés au monde des ordinateurs à un âge de plus en plus précoce. En 1979, en Californie seulement, 40 000 enfants ont été inscrits à des classes d'initiation à l'enseignement programmé par ordinateurs.²

L'adolescent d'aujourd'hui apprendra très tôt qu'il n'est pas nécessaire de tout emmagasiner dans sa mémoire. Il saura qu'on peut facilement et rapidement retrouver toute information ou presque, inscrite dans la mémoire d'un ordinateur. L'homme d'affaires averti, lui aussi, compte déjà sur la "machine" pour dépister les renseignements de tout genre qui lui permettront d'améliorer le fonctionnement de son entreprise.

La langue originale des données

Devant l'usage progressif et bientôt massif des ordinateurs, on doit s'interroger sur le genre d'informations que vont nous donner ces robots savants. Il existe à l'échelle mondiale de l'infor-

1. Eugène Garfield, "2001: an information society", *Journal of Information Science*, no. 1 (1979), 209 - 215.

2. *Ibid.*

mation sur presque tous les sujets, publiée avant tout sous forme d'articles de revues. Avec les banques de données internationales, il est possible de retracer, à un prix raisonnable, la majorité des informations publiées et enregistrées sur bandes magnétiques. Mais la circulation des connaissances sera évidemment gênée par des problèmes de langues.

Ce qui nous intéresse et nous préoccupe ici, c'est de savoir dans quelle proportion l'information d'expression française se retrouvera dans les banques de données. Il faut situer ce problème à trois niveaux:

1. La conjoncture internationale (blocs politiques, relations économiques, industrielles et culturelles) donne actuellement, non seulement la prééminence, mais même une suprématie inévitable à la langue anglaise à cause de l'influence des Etats-Unis et de l'Angleterre et du ralliement du monde occidental libre et d'une bonne partie du monde oriental (Japon, Inde, Pakistan, etc.) à l'anglais, comme langue d'échange aux plans politique, économique et culturel.

2. Face à l'importance de la production imprimée anglo-saxonne utilisable par les banques, quelle serait la proportion ou la fraction de la production française susceptible d'être utilisée telle quelle ou traduite en anglais par la majorité anglo-saxonne?

3. Abstraction faite des rivalités nationales, quelle est la probabilité qu'une très forte majorité linguistique utilise dans une juste proportion la production d'un groupe minoritaire si l'on croit, au sommet de l'organisation, que la production de ce groupe, même valable, est doublée et dépassée par la production du groupe le plus nombreux?

Il est bon de rappeler que la transmission des données se fait à partir de l'indexation des articles de revues et des autres publications. La machine emmagasinera et "digérera" toutes les informations dans la langue originale de saisie des données documentaires mais elle ne les traduira évidemment pas (ou pas encore . . .) dans une autre langue. Le stockage des données de base est lié essentiellement à la langue originale des documents.

Or, dans le monde scientifique occidental, la grande majorité des documents est publiée en langue anglaise. On ne devra donc pas s'étonner si le produit final des banques de données (i.e. les références bibliographiques) est d'expression

anglaise. Dans ces circonstances, même s'il existe des banques de données françaises, le chercheur francophone, qu'il soit de France, de Belgique, d'Afrique ou du Québec, devra ordinairement utiliser l'anglais s'il veut obtenir une documentation adéquate. On pourra déplorer ce fait ou même chercher un rétablissement improbable de l'équilibre linguistique. Mais il vaudrait mieux, semble-t-il, prendre acte des faits et voir comment on peut s'en accommoder. C'est ce que nous essaierons de faire maintenant en donnant un tableau plus précis de cette situation et de ses conséquences.

Quelques statistiques

Les chiffres illustrent combien l'anglais est actuellement le véhicule le plus important de transmission de la connaissance scientifique d'une partie du monde à l'autre: en sciences exactes, 56% des publications sont en anglais, 24% en russe, 6% , en allemand et 4% seulement, en français.³

En 1976, on a constaté, à la suite d'une étude publiée dans *On-Liner Review*, que sur 337 banques de données bibliographiques, 10% seulement utilisaient le français comme véhicule de communication, soit 34.⁴ Dans PAS-CAL, la plus importante des banques françaises, on repère environ 12% de documents en langue française. On sait que le CNRS (Centre national de la recherche scientifique), à Paris, indexe annuellement 12,500 périodiques environ et un peu plus de 1,000 livres écrits pour la plupart en français et en russe.⁵

En sciences exactes plus particulièrement, il est établi que le chercheur va publier en anglais à toutes fins pratiques: autrement, ses travaux auront peu de chance d'être diffusés à l'échelle mondiale.

Dans un article sur la documentation en langue étrangère, Nicole Robine écrit: "Dans certaines disciplines médicales ou scientifiques au champ précis, il existe fort peu de revues

3. Brigitte Schroeder-Gudehus et Louise Dandurand, "La recherche scientifique canadienne: langue et lieu de publication", *Argus*, vol. 9, nos 5 - 6 (septembre - décembre 1980), 179 - 185.

4. Ariane Iljon, "Scientific and technical data bases in a multilingual society", *On-Line Review*, vol. 1, no. 2, 133 - 136.

5. Denise Péliissier, *Pascal Data-Base, File Description and On-Line Access on ESA/IRS*, Stockholm, The Royal Institute of Technology Library, 1979 (Report Trita-Lib. 4065). 21 p.

françaises de haut niveau.⁶ Ainsi, dans la banque américaine MEDLARS, on comptera seulement 140 revues médicales françaises sur un total de 2,700, soit un pourcentage de 0,5%. Dans l'un des plus grands systèmes utilisés en Amérique du Nord et en Europe, DIALOG (produit par Lockheed), le rapport du français aux autres langues se fait selon les proportions suivantes: 23,2% dans la banque SOCIOLOGICAL ABSTRACTS, soit 23,903 documents français sur un total de 103,000; dans le LANGUAGE ABSTRACTS, 14,6%; soit 5,470 documents sur un total de 37,450; et 13,47% dans PAIS INTERNATIONAL (Public Affairs Information Service), soit 18,573 documents sur 138,600; dans AGRICOLA, 9,08%; dans ECONOMIC ABSTRACTS INTERNATIONAL, 8,77%. Les autres banques de données du même serveur contiennent un pourcentage de documents français qui varie entre 0,09% et 7,45%.⁷

Plus on utilise les banques de données en sciences exactes, (chimie, physique, génie ou métallurgie), plus on réalise que le pourcentage de documents d'expression française est faible. Ainsi, dans DIALOG, la section génie, COMPENDEX, ne contient que 1,98% de documents français; la section génie et électricité, INSPEC, en contient 2,92%; en métallurgie, METADEX en contient 3% et la section environnement, POLLUTION/ABSTRACTS, en contient 1,39%.⁸

Cette rareté des documents en langue française ne s'observe pas seulement dans le domaine des sciences exactes. On constate le même phénomène dans le domaine de l'information véhiculée par les journaux. Ainsi, dans la banque de données du *New York Times*, il n'y a que 4% d'informations d'expression française.

Si nous explorons le champ des sciences humaines et sociales, nous pouvons utiliser le système FRANCIS: *Fichier de recherches bibliographiques automatisées sur les nouveautés, la communication et l'information en sciences humaines et sociales*. Un grand nombre de documents y sont signalés en langue française. En sociologie-ethnologie, par exemple, on compte trois fois plus de documents français dans FRANCIS que dans sa concurrente, SOCIOLOGICAL ABSTRACTS, et en sciences administratives,

on trouve 80% de notices françaises. Mais l'utilisateur francophone fait face à divers problèmes, particulièrement en sociologie: il ne trouve pas toute l'information dans FRANCIS; au Québec, il est confronté à la double orientation des écoles américaines et européennes. Cela donne aux francophones du Québec une position privilégiée dans les congrès internationaux de sciences humaines étant donné leur capacité de comprendre et de traduire. On sait en effet que les mentalités françaises et anglo-saxonnes, très différentes l'une de l'autre, charrient des ambiguïtés de vocabulaire et de pensée fatales aux échanges.

Même si le chercheur québécois doit utiliser régulièrement des banques dont la majorité des notices sont en anglais, nous devons souligner qu'il existe des ressources spécifiquement québécoises d'expression française. Il faut mentionner BADADUQ (Banque de données à accès direct de l'Université du Québec) qui, sans réunir toutes les caractéristiques d'une banque de données, fait fonction de catalogue automatisé. Il y a aussi les banques qui sont distribuées par INFORMATECH-QUEBEC, au moyen du logiciel SABINE conçu uniquement pour la recherche documentaire: ENVIRODOC, BIBLIOCOM, URBANDOC et RADAR. Il existe d'autres banques très spécialisées et peu connues comme la BIBP ou Banque d'information bibliographique en patristique, conçue et administrée par la Faculté de théologie de l'Université Laval (Québec).

Au terme de ce bref inventaire, force nous est de reconnaître que la documentation d'expression française n'a pas la prééminence dans les banques scientifiques et techniques. La langue des sciences exactes n'est plus le français et, dans un siècle, ce ne sera peut-être plus l'anglais. Le monde de l'information, les réseaux, évoluent comme la société et le chercheur doit accepter ce phénomène d'évolution. Il lui faudra, demain comme aujourd'hui, accepter la langue de transmission de l'information qui, elle, est liée intimement à l'histoire, au commerce international et à la culture. Or, les pôles d'influence en ces domaines sont soumis au changement. De même en est-il de la langue. Les chercheurs qui veulent obtenir une reconnaissance internationale devront compter avec ces pôles d'influence. Or, les banques de données ne sont que le miroir fidèle de la production scientifique mondiale.

Conclusion

Les banques françaises se développent en France et au Québec et elles resteront nécessaires

6. Nicole Robine, "Quelques réflexions sur les réactions des universitaires français devant la documentation en langues étrangères", in *Journées d'études*, Villeurbanne, Presses de l'Ecole nationale supérieure de bibliothécaires, 1979, 255 - 267.

7. *Ibid.*

8. Chiffres fournis gracieusement par MICROMEDIA LIMITED, Toronto, juin 1981.

au repérage de l'information francophone et de l'information générale qu'elles contiennent. Par ailleurs, en Occident, il y a une dominante anglaise étant donné les facteurs énumérés (politiques, ethniques, industriels, etc.). Face à cette réalité, les usagers francophones peuvent avoir deux réactions: ou bien craindre pour leur identité ethnique et culturelle et manifester des réactions de défense et de résistance exagérées, ou bien manifester un dynamisme semblable à celui d'autres groupes ethniques minoritaires qui assimilent et utilisent les moyens culturels des groupes majoritaires sans perdre leur identité et en devenant même des catalyseurs appréciés de tous. C'est un rôle qu'on commence à reconnaître au Québec. Il reste néanmoins réaliste et profitable d'utiliser les moyens d'information anglophones tout en continuant à développer les nôtres. Notre dynamisme nous permettra de jouer de mieux en mieux ce rôle d'interprète, dans les rencontres scientifiques ou culturelles internationales.

Camille Côté
 Professeur adjoint
 Graduate School of Library Science
 Université McGill
 Montréal

COÉDITIONS

Wilson & Lafleur
SOREL

CLAUDE ANANOU

Directeur de l'édition

C.P. 1654, Place d'Armes
 Montréal, Québec H2Y 1S5
 (514) 845-7605 288-7153

UNE BANDE DE CAVES

Par Omer Latour

Ouvrage posthume. Contes humoristiques et réalistes.
 Témoignage essentiel sur le milieu franco-ontarien.

14 x 19,5 cm., 64 pages. Prix: 4,50\$
 Frais de port et de manutention: 0,50\$
 En vente chez votre librairie et aux:

Éditions de l'Université d'Ottawa



 Bon de commande

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
 65, avenue Hastey, Ottawa, Ontario, Canada, K1N 6N5

Veuillez me faire parvenir _____ exemplaires **UNE BANDE DE CAVES**.

Nom _____

Adresse _____

Ci-inclus mon chèque ou mandat de poste _____

Les chèques ou mandats de poste doivent être faits à l'ordre des
ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA